



Isidore de Séville et les études isidoriennes aujourd'hui : une introduction

Jacques Elfassi

► To cite this version:

Jacques Elfassi. Isidore de Séville et les études isidoriennes aujourd'hui : une introduction. *Connaissance des Pères de l'Eglise*, Desclée de Brouwer, 2016, 142, p. 2-11. hal-01508187

HAL Id: hal-01508187

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01508187>

Submitted on 9 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NB : le document ci-dessous est une version avant publication. La version définitive est parue dans *Connaissance des Pères de l'Église* 142, juin 2016, p. 2-11.

Isidore de Séville et les études isidoriennes aujourd'hui : une introduction

Jacques Elfassi

À la mémoire de Jacques Fontaine (1922-2015)

Pour tous ceux qui s'intéressent à la patristique (et c'est le cas, évidemment, des lecteurs de *Connaissance des Pères de l'Église*), Isidore de Séville est un nom à la fois connu et inconnu. Il est surtout connu parce qu'il est considéré, traditionnellement, comme le dernier Père latin (le dernier Père grec étant Jean Damascène, mort vers 750). La plupart des ouvrages de patristique latine s'arrêtent donc à lui : pour citer un exemple très récent, datant de cette année, le livre que Michel Fédou a consacré à la doctrine christologique des Pères latins¹ a pour sous-titre « Évolutions de la christologie dans l'Occident latin d'Hilaire de Poitiers à Isidore de Séville (IV^e-VII^e siècles) ». Ajoutons que ceux qui s'intéressent à l'histoire culturelle du Moyen Âge peuvent difficilement ignorer son nom, car c'est une des sources majeures de la culture médiévale. Enfin, sa récente promotion comme patron d'Internet lui a acquis une petite popularité (très relative, cependant).

Mais par ailleurs, il reste un auteur très peu connu : en dehors de quelques spécialistes, peu de gens savent qui il est, ce qu'il a écrit, pourquoi il est important. Il est significatif, par exemple, que peu de ses œuvres soient traduites en français, et quand elles le sont, c'est soit dans des publications relativement confidentielles², soit dans des éditions scientifiques de très bonne qualité mais peu accessibles au grand public³. Le but de cet article est donc simple :

¹ M. FÉDOU, *La voie du Christ*, vol. III, Paris, 2016.

² C'est le cas pour ses œuvres historiques : N. DESGRUGILLERS-BILLARD, *Isidore de Séville. Histoire de l'Espagne wisigothique*, Clermont-Ferrand, 2009, 3 vol.

³ Il s'agit du *Traité de la nature*, édité et traduit par J. Fontaine, que j'évoquerai plus longuement dans cet article, ainsi que des volumes publiés dans la collection « Auteurs latins du Moyen Âge », aux Belles Lettres, à

mieux faire connaître Isidore de Séville. Sans aucune prétention à l'originalité, je présenterai rapidement le contexte historique où il a vécu, le peu qu'on connaît de sa vie et surtout ses principales œuvres. J'esquisserai ensuite quelques remarques générales concernant les recherches actuelles sur Isidore⁴.

En 409, trois peuples d'origine germanique, les Vandales, les Suèves et les Alains envahirent l'Espagne, mettant ainsi fin à cinq siècles d'appartenance exclusive au monde romain. En 412, les Wisigoths, un autre peuple germanique, fondèrent le royaume de Toulouse, et en 415 ils se lièrent avec les Romains par un traité, avec pour mission de combattre les Vandales, les Suèves et les Alains en Espagne. Ils anéantirent effectivement les Alains, mais furent battus par les Vandales, qui finalement préférèrent rejoindre l'Afrique en 429. Ce fut le premier contact des Wisigoths avec l'Espagne. Cependant, jusque vers le milieu du V^e siècle, ils restèrent surtout cantonnés à l'Aquitaine, et c'est surtout la défaite face aux Francs de Clovis à Vouillé, en 507, qui précipita leur installation définitive en Espagne. Dans la deuxième moitié du VI^e siècle, deux grands rois, Léovigilde (569-586) et Reccarède (586-601), permirent l'unification politique et religieuse de la péninsule ibérique. Unification politique, grâce à Léovigilde, qui élimina militairement tous ceux qui n'étaient pas soumis aux Wisigoths : les Cantabres et les Vascons au nord, les Suèves au nord-ouest, et la presque totalité des positions byzantines au sud-est (les Byzantins avaient réoccupé depuis 551 une large frange côtière entre Carthagène et Málaga : ils ne furent totalement éliminés qu'au début du VII^e siècle). L'Espagne fut désormais presque totalement et exclusivement wisigothique. Unification religieuse, ensuite, grâce à Reccarède, qui convertit son peuple au catholicisme en 589 (auparavant les Wisigoths étaient ariens).

C'est dans ce contexte qu'Isidore exerça ses fonctions épiscopales. Sa vie elle-même est mal connue : on sait seulement qu'il naquit vers 560-570, qu'il succéda à son frère Léandre comme évêque de Séville vers 600, et – seule date certaine – qu'il mourut le 4 avril 636 (encore aujourd'hui on fête la saint Isidore le 4 avril). Ayant vécu une génération après la conversion des Wisigoths au catholicisme, il s'attacha à consacrer le triomphe du catholicisme et à créer les conditions d'une fusion entre Romains et Wisigoths. Bien qu'il fût lui-même

Paris : le *Livre des nombres* et les livres III, VII, IX, XII, XIV, XVII et XX des *Étymologies*. Le livre XV des *Étymologies* a été publié aux Presses Universitaires de Franche-Comté, à Besançon.

⁴ Il existe déjà une excellente introduction à Isidore de Séville, qui de surcroît est tout à fait accessible aux non spécialistes : celle de J. FONTAINE, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, 2000.

issu d'une famille romaine, il rédigea une histoire des Goths, dans lequel il s'efforce de prouver que les Goths (et non les Byzantins) sont les héritiers spirituels des Romains, dont ils ont recueilli et embelli l'Empire. L'opposition ethnique entre Goths et Romains disparaît au profit d'une Espagne latine et catholique. Afin de renforcer le catholicisme, Isidore chercha aussi à relever le niveau culturel des clercs. Au IV^e Concile de Tolède, qu'il présida en 633, il affirma que « l'ignorance est la mère de toutes les erreurs », et il imposa donc à tous les prêtres l'obligation de « connaître les Saintes Écritures et les canons conciliaires, pour consacrer toute leur vie à prêcher, enseigner, édifier leurs auditoires par leurs connaissances religieuses autant que par la rigoureuse moralité de leur conduite » (canon 25). Toutefois, ce programme ne pouvait réussir que si les laïcs étaient associés au mouvement et si existaient les instruments intellectuels de cette ambition.

Isidore consacra donc une grande partie de son énergie à composer un certain nombre d'ouvrages didactiques, couvrant l'ensemble du savoir antique et chrétien, dans des domaines aussi variés que la grammaire, l'exégèse, l'histoire ou la morale. Si sa vie est peu connue, son œuvre nous a été en grande partie conservée. Peu de temps après sa mort, son ami Braulion, évêque de Saragosse, composa une liste de ses œuvres, la *Renotatio librorum domini Isidori* (« Liste des livres du seigneur Isidore »). Pendant longtemps, les chercheurs ont pensé que cette liste classait les ouvrages d'Isidore selon un ordre chronologique. Aujourd'hui, cette théorie est contestée⁵, mais la liste de Braulion a quand même le mérite d'être presque complète (il n'y a guère que les *Versus in bibliotheca* et les lettres qu'elle n'inclue pas), et elle fut composée peu après la mort d'Isidore par un ami personnel de l'auteur : c'est la raison pour laquelle, dans les paragraphes qui suivent, je suivrai l'ordre de la *Renotatio*⁶.

Voici donc la liste des œuvres de notre auteur. Il va de soi que les descriptions que j'en donne, très sommaires, ont seulement pour but de donner une idée de leur contenu.

(1) *Differentiae* (« Différences »)⁷ : deux livres, de contenu bien distinct, le premier plutôt grammatical (différences de sens entre des mots qui sont souvent utilisés comme synonymes

⁵ Voir un état de la question dans J. ELFASSI, *Isidori Hispalensis episcopi Synonyma*, Turnhout, 2009 (CCSL 111B), p. XIII.

⁶ L'édition de référence de la *Renotatio* est celle de J. C. MARTÍN-IGLESIAS, *Scripta de uita Isidori Hispalensis episcopi*, Turnhout, 2006 (CCSL 113B), pp. 199-207. Le texte a été traduit en français par J. FONTAINE, *Isidore de Séville : Genèse et originalité...* (ouvrage cité), pp. 433-435.

⁷ Éd. C. CODOÑER, Paris, 1992 (ALMA) pour le livre I ; et M. A. ANDRÉS SANZ, Turnhout, 2006 (CCSL 111A) pour le livre II.

ou qui se prononcent presque de la même façon), et le second plus théologique et spirituel (différenciation de termes qui sont proches conceptuellement).

(2) *Prooemia* (« Prologues »)⁸ : recueil de brefs prologues aux livres bibliques.

(3) *De ortu et obitu Patrum* (« Sur la naissance et le décès des Pères »)⁹ : petites biographies de personnages bibliques.

(4) *De ecclesiasticis officiis* (« Des offices ecclésiastiques »)¹⁰ : description de la liturgie et des différentes catégories de clercs.

(5) *Synonyma* (« Synonymes »)¹¹ : ouvrage qui a probablement pour origine un exercice grammatical (répéter la même idée avec des formulations différentes), mais dont le contenu est ascétique et spirituel.

(6) *De natura rerum* (« De la nature »)¹² : traité d'astronomie et de géographie, qui comporte aussi des chapitres sur les divisions du temps et sur les phénomènes météorologiques.

(7) *Liber numerorum* (« Livre des nombres »)¹³ : traité de numérologie, qui explique la signification allégorique des nombres. On a parfois douté de la paternité isidorienne du texte publié aujourd'hui sous ce nom, mais à tort à mon avis : ayant étudié les sources de l'œuvre, je n'en ai repéré aucune qui s'oppose à son authenticité.

(8) *Allegoriae* (« Allégories »)¹⁴ : traité d'exégèse allégorique de divers personnages bibliques.

(9) *De haeresibus* (« Sur les hérésies ») : description des principales hérésies. Il est possible que ce traité ait été perdu, car le texte qui est connu aujourd'hui sous ce nom est d'authenticité douteuse¹⁵.

(10) *Sententiae* (« Sentences »)¹⁶ : l'œuvre d'Isidore la plus longue et la plus importante après les *Étymologies* ; c'est un véritable manuel de théologie, synthèse de la foi chrétienne qui s'achève sur la vie morale du fidèle.

⁸ PL 83, 155-180 (*PL = Patrologie Latine*). Édition en préparation par M. A. Andrés Sanz.

⁹ Éd. C. CHAPARRO GÓMEZ, Paris, 1993 (ALMA).

¹⁰ Éd. C. M. LAWSON, Turnhout, 1989 (CCSL 113).

¹¹ Éd. J. ELFASSI, Turnhout, 2009 (CCSL 111B).

¹² Éd. J. FONTAINE, Bordeaux, 1960.

¹³ Éd. J.-Y. Guillaumin, Paris, 2005 (ALMA).

¹⁴ PL 83, 97-130. Édition encore non publiée de D. Poirel (thèse de l'École Nationale des Chartes, 1986).

¹⁵ C'est le texte publié par Á. C. VEGA, *Sancti Isidori Hispalensis Episcopi De Haeresibus liber*, El Escorial, 1940.

(11) *Chronica* (« Chronique »)¹⁷ : chronique universelle, conservée dans deux rédactions, la première datant de 615-616 et la seconde de 626.

(12) *De fide catholica contra Iudaeos* (« Sur la foi catholique contre les juifs »)¹⁸ : ouvrage en deux livres, le premier de contenu christologique et le second ecclésiologique. De toutes les œuvres d'Isidore, c'est incontestablement celle qui gêne le plus le lecteur actuel, en raison de son caractère polémique anti-juif.

(13) *De uiris illustribus* (« Les hommes illustres »)¹⁹ : liste de 33 biographies d'écrivains ecclésiastiques, destinée à compléter le traité de Jérôme qui porte le même titre.

(14) *Regula monachorum* (« Règle des moines »)²⁰ : règle destinée à un monastère non identifié, de contenu très pratique.

(15) *Historia Gothorum, Vandalorum et Sueuorum* (« Histoire des Goths, Vandales et Suèves »)²¹, souvent désignée de manière abrégée *Historia Gothorum*, et de fait la partie consacrée aux Goths est bien plus longue que les deux autres. Comme la *Chronique*, Isidore en a composé au moins deux versions, la première datant de 621 et la seconde de 626. La seconde rédaction est précédée d'un célèbre « Éloge de l'Espagne » (*Laus Spaniae*).

(16) *Quaestiones in uetus Testamentum* (« Questions sur l'Ancien Testament »)²² : l'ouvrage exégétique le plus important d'Isidore, de contenu surtout allégorique.

(17) *Etymologiae* (« Étymologies »)²³ : c'est l'œuvre la plus importante d'Isidore, la plus longue, celle qui a le plus occupé l'évêque jusqu'à sa mort, celle qui a été la plus étudiée,

¹⁶ Éd. P. CAZIER, Turnhout, 1998 (CCSL 111). P. Cazier avait réalisé une traduction de ce texte en français pour la collection « Sources chrétiennes ». Malheureusement, il est mort avant l'achèvement de ce projet, mais j'espère, avec l'aide de J.-M. Vercruyse, mener à bien ce travail.

¹⁷ Éd. J. C. MARTÍN, Turnhout, 2003 (CCSL 112).

¹⁸ PL 83, 449-538. Édition en préparation par M. A. Andrés Sanz.

¹⁹ Éd. C. CODOÑER, Salamanque, 1964.

²⁰ PL 83, 867-894. Édition en préparation par I. Velázquez Soriano.

²¹ Éd. C. RODRÍGUEZ ALONSO, Léon, 1975.

²² Éd. M. M. GORMAN et M. DULAHEY, Fribourg, 2009, pour la Genèse ; PL 83, 287-424 pour les autres livres bibliques.

²³ Éd. W. M. LINDSAY, *Isidori Hispalensis Episcopi Etymologiarum siue Originum Libri XX*, Oxford, 1911, pour l'ensemble des *Étymologies*. Pour les livres II, III, V-VII, IX, XI-XIV et XVI-XX, éditions publiées à Paris par P. K. MARSHALL (l. II, 1983), G. GASPAROTTO (†) et J.-Y. GUILLAUMIN (l. III, 2009), V. YARZA URQUIOLA et F. J. ANDRÉS SANTOS (l. V, 2013), C. CHAPARRO GÓMEZ (l. VI, 2012), J.-Y. GUILLAUMIN (l. VII, 2012), M. REYDELLET (l. IX, 1984), F. GASTI (l. XI, 2010), J. ANDRÉ (l. XII, 1986), G. GASPAROTTO (l. XIII, 2004), O. SPEVAK (l. XIV, 2011), J. FEÁNS LANDEIRA (l. XVI, 2011), J. ANDRÉ (l. XVII, 1981), J. CANTÓ LLORCA

celle qui a valu à Isidore son titre récent de « patron d'Internet ». Elle se présente comme une gigantesque encyclopédie, dans laquelle est compilé l'ensemble des savoirs antiques, profanes et chrétiens, sur la grammaire, les mathématiques, l'astronomie, la philosophie, la médecine, mais aussi Dieu, les anges, l'Église ou les hérésies. Les *Étymologies* furent un des ouvrages de référence du Moyen-âge, présentes dans la plupart des bibliothèques et sans cesse citées.

Les œuvres suivantes ne sont pas mentionnées par Braulion :

(18) *Versus in bibliotheca* (« Vers dans la bibliothèque »)²⁴ : recueil de 27 poèmes en distiques élégiaques, qui devaient être inscrits sur les murs ou les armoires de la bibliothèque de la cathédrale de Séville, mais aussi dans l'infirmerie et la pharmacie du palais épiscopal.

(19) *Epistulae* (« Lettres »). On n'a conservé d'Isidore que huit lettres sûrement authentiques : six destinées à Braulion de Saragosse, une au roi Sisebut (612-621), et une à Helladius, évêque de Tolède (entre 615 et 623 environ). Les manuscrits nous ont préservé d'autres lettres sous le nom d'Isidore, mais elles sont probablement inauthentiques²⁵.

Plusieurs de ces œuvres n'ont pas encore fait l'objet d'édition critique, fondée sur un examen minutieux des manuscrits médiévaux qui en ont été conservés. Et le lecteur n'aura pas manqué de remarquer que beaucoup d'éditions critiques datent des quinze dernières années seulement. En effet, si Isidore connut un immense succès au Moyen Âge (on a conservé plusieurs centaines de manuscrits de certains de ses textes), cette extraordinaire popularité médiévale fut suivie d'une longue éclipse, à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle. Pendant quatre siècles, Isidore fut méprisé et ignoré : on lui reprochait notamment d'être un compilateur sans originalité. Certes, à la fin du XIX^e siècle, les philologues commencèrent à l'étudier un peu, mais principalement comme transmetteur de sources antiques : Isidore lui-même n'intéressait pas grand-monde. Cette présentation est simplificatrice, sans aucun doute, et il serait inexact de prétendre que l'œuvre isidorienne était totalement inexplorée avant la seconde moitié du XX^e siècle. Mais il n'est pas excessif de dire qu'elle était encore largement inconnue.

(l. XVIII, 2007), M. RODRÍGUEZ-PANTOJA (l. XIX, 1995) et J.-Y. GUILLAUMIN (l. XX, 2010). Il faut ajouter le l. XV, éd. J.-Y. GUILLAUMIN et P. MONAT, Besançon, 2004.

²⁴ Éd. J. M. SÁNCHEZ MARTÍN, Turnhout, 2000 (CCSL 113A).

²⁵ Voir l'état de la question (avec une liste des éditions) dans J. C. MARTÍN, « Isidorus Hispalensis ep., 12. Epistulae », dans *La trasmissione dei testi latini del Medioevo. Te.Tra. 2*, éd. P. Chiesa et L. Castaldi, Florence, 2005, pp. 387-396.

Le tournant eut lieu vers 1960, avec la publication de trois livres qui servent, encore aujourd'hui, de fondement aux études isidorienne. Le premier est la thèse de doctorat de Jacques Fontaine, dont la première édition date de 1959²⁶. Le grand mérite de J. Fontaine fut d'étudier Isidore pour lui-même et d'en révéler toute la richesse : il démontra comment l'encyclopédiste, empruntant à de multiples sources, profanes comme chrétiennes, les abrège, les complète, les réécrit et surtout les réordonne selon un plan et une visée qui lui sont propres. L'art d'Isidore est comparable à celui du mosaïste : la mosaïque, si on la regarde dans le détail, est formée de multiples fragments dont aucun n'est « original » ; mais si on la regarde de plus loin, l'ensemble de ces fragments, réunis, collés les uns aux autres, forme une nouvelle œuvre, tout à fait originale. En 1960, J. Fontaine publia aussi l'édition critique du *De natura rerum*²⁷. Non seulement c'était la première édition critique de ce texte, mais elle comportait des innovations méthodologiques majeures, notamment la représentation matérielle, à l'aide d'une carte, de la transmission du texte, et la première étude précise de la langue d'Isidore. Cette même année 1960, enfin, se réunit à Léon, en Espagne, un congrès international d'études isidorienne pour commémorer le XIV^e centenaire de la naissance du Sévillan. Encore de nos jours, les actes de ce colloque, célèbres sous le nom d'*Isidoriana*²⁸, sont une lectures indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à Isidore et à la culture wisigothique en général. On citera par exemple la contribution de Bernhard Bischoff sur la diffusion manuscrite d'Isidore au haut Moyen Âge, celle de Manuel Cecilio Díaz y Díaz sur la réception d'Isidore dans le Moyen Âge hispanique, ou celle de Baudoin de Gaiffier sur le culte de saint Isidore, travaux pionniers qui font encore référence.

La recherche isidorienne pouvait dès lors reposer sur des fondements solides, mais il restait encore beaucoup à faire. La première tâche fut d'éditer de manière critique l'ensemble des œuvres d'Isidore, pour pouvoir disposer de textes solides. Encore aujourd'hui, ce travail n'est pas achevé : certaines œuvres, comme le *De fide catholica* ou les *Quaestiones* (autres que le commentaire sur la Genèse), doivent encore se lire dans la *Patrologie Latine*.

Outre qu'elle fournit un texte fiable, l'intérêt d'une édition critique est qu'elle oblige à étudier de nombreux aspects de l'œuvre éditée : les aspects proprement littéraires (genre littéraire, structure, sources, style), mais aussi historiques (date et plus généralement circonstances de la composition), linguistiques, philologiques (transmission manuscrite), et

²⁶ J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1983² (1959¹).

²⁷ J. FONTAINE, *Isidore de Séville. Traité de la nature*, Bordeaux, 1960 (repr. Paris, 2002).

²⁸ M. C. DÍAZ Y DÍAZ (éd.), *Isidoriana. Estudios sobre San Isidoro de Sevilla en el XIV Centenario de su nacimiento*, Léon, 1961.

éventuellement la réception médiévale. Ces questions n'ont d'ailleurs pas été abordées uniquement dans le cadre d'éditions critiques, mais elles ont fait l'objet de multiples articles ou contributions de colloques.

Il est évident aussi que la recherche isidorienne a bénéficié de toutes les avancées récentes de la philologie latine. En particulier, la recherche des sources a été grandement facilitée, depuis les années 1990, par le développement des banques de données électroniques²⁹. L'examen des sources d'Isidore permet à la fois d'étudier le travail de réécriture du Sévillan, mais aussi de mieux comprendre la circulation des textes auxquels il a eu accès.

Un autre domaine où la recherche isidorienne a bénéficié des progrès récents de la philologie latine est l'étude de la langue : notre connaissance du latin parlé en Espagne à l'époque d'Isidore a grandement progressé ces trente dernières années. En 1989, Isabel Velázquez Soriano a édité, pour la première fois, l'ensemble des « ardoises wisigothiques »³⁰ : ce sont de petits textes, de contenu juridique, scolaire ou religieux, écrits en Espagne dans le dernier quart du VI^e siècle et au VII^e siècle, et qui, transcrits sur des supports en ardoise, nous ont été miraculeusement conservés. Nous avons ainsi gardé la trace de l'état de langue probablement le plus proche du latin parlé à l'époque, en tout cas du latin non-littéraire. D'autre part, les travaux récents sur le latin de l'Antiquité tardive ont cherché à dépasser l'opposition traditionnelle entre latin « classique » et « non classique ». Cette opposition était souvent associée à une vision normative du latin, considéré comme « correct » ou « fautif », qui n'a pas de sens : les traits « non classiques » du latin du VII^e siècle ne sont pas « fautifs », ils sont seulement le résultat de l'évolution naturelle de la langue. En outre, exactement comme dans le français actuel, il y avait plusieurs niveaux de langue, qui pouvaient parfaitement coexister et même s'entremêler³¹. Il est logique que cette meilleure connaissance du latin tardif, et notamment du latin wisigothique, ait permis une perception plus fine de la langue d'Isidore³².

²⁹ Voir J. ELFASSI, « Connaître la bibliothèque pour connaître les sources : Isidore de Séville », *Antiquité Tardive* 23, 2015, pp. 59-66.

³⁰ I. VELÁZQUEZ SORIANO, *Las pizarras visigodas: edición crítica y estudio*, Murcie, 1989. Édition plus récente et plus complète : EAD., *Las pizarras visigodas: entre el latín y su disgregación. La lengua hablada en Hispania, siglos VI-VIII*, Burgos, 2004.

³¹ Deux ouvrages majeurs ont révolutionné notre vision du latin tardif : R. WRIGHT, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982 ; et M. BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, 1992.

³² Voir J. ELFASSI, « La langue des *Synonyma* d'Isidore de Séville », *Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin du Cange)* 62, 2004, pp. 59-100.

Cependant, si Isidore est de mieux en mieux connu des philologues latinistes, il n'en est pas de même des théologiens. Il n'existe aucune synthèse sur la théologie isidorienne³³ et, à l'exception notable d'Attilio Carpin³⁴, très peu de théologiens se sont intéressés à l'évêque de Séville. N'étant pas moi-même théologien, je ne peux que regretter cette lacune : la pensée isidorienne est sûrement moins riche que celle d'Augustin, par exemple, mais elle n'est pas inintéressante³⁵.

Même dans le domaine de la philologie et de l'histoire littéraire, il reste encore beaucoup à faire. Par exemple, on a surtout étudié, jusqu'à présent, la diffusion des œuvres d'Isidore à l'époque pré-carolingienne et carolingienne, et cela pour deux raisons : la plupart des éditions critiques sont fondées sur les manuscrits les plus anciens, et la quantité de manuscrits conservés est tellement importante qu'on s'est généralement limité à inventorier les copies antérieures au XII^e s. C'est ainsi qu'a procédé J. Fontaine, dans son édition (déjà citée) du *De natura rerum*. M. C. Díaz y Díaz, dans son précieux répertoire des textes hispano-latins du Moyen Âge, s'est lui aussi arrêté au XII^e siècle³⁶. Certes, on a établi des listes complètes des manuscrits des *Sententiae* des *Etymologiae*³⁷, mais ces travaux mériteraient d'être revus³⁸. Des analyses plus fines, sur le texte même transmis par les manuscrits, devraient aussi être réalisées³⁹. Il faut reconnaître, cependant, que le nombre même des copies de certaines

³³ Sauf peut-être U. DOMÍNGUEZ DEL VAL, *Historia de la antigua literatura latina hispano-cristiana*, t. III : *San Isidoro de Sevilla*, Madrid, 1998, mais il se contente généralement de résumer la pensée d'Isidore, sans l'analyser.

³⁴ Voir A. CARPIN, *Il Battesimo in Isidoro di Siviglia*, Bologne, 1984 ; ID., *L'Eucaristia in Isidoro di Siviglia*, Bologne, 1993 ; ID., *Angeli e demòni nella sintesi patristica di Isidoro di Siviglia*, Bologne, 2004.

³⁵ Voir par exemple le chapitre que lui consacre M. FÉDOU, *La voie du Christ* (déjà cité), pp. 547-570.

³⁶ M. C. DÍAZ Y DÍAZ, *Index scriptorum latinorum medii aevi hispanorum*, Salamanque, 1958, pp. 28-44.

³⁷ J. M. FERNÁNDEZ CATÓN, « Las *Etimologías* en la tradición manuscrita medieval estudiada por el Prof. Dr. Anspach », *Archivos leoneses* 19, 1965, pp. 121-384 ; L. ROBLES, « Isidoro de Sevilla y la cultura eclesiástica de la España visigótica. Notas para un estudio del libro de las 'Sentencias' », *Archivos leoneses* 24, 1970, pp. 13-185.

³⁸ Pour les *Étymologies*, voir B. VAN DEN ABEELE, « La tradition manuscrite des *Étymologies* d'Isidore de Séville: pour une reprise en main du dossier », *Cahiers de Recherches Médiévales* 16, 2008, pp. 195-205.

³⁹ Dans cette perspective, voir C. CODOÑER, « Transmisión y recepción de las *Etimologías* », dans *Estudios de latín medieval hispánico. Actas del V Congreso internacional de latín medieval hispánico. Barcelona, 7-10 de septiembre de 2009*, éd. J. Martínez Gázquez, Ó. de la Cruz Palma et C. Ferrero Hernández, Florence, 2011, pp. 5-26.

œuvres, comme les *Etymologiae*, les *Sententiae* et les *Synonyma*, les trois textes qui eurent le plus de succès au Moyen Âge, rend la tâche infinie.

La réception médiévale constitue un champ de recherche encore plus vaste. Les *Étymologies*, notamment, furent sans cesse citées au Moyen Âge, parfois, d'ailleurs, de seconde main ; certes, on connaît de mieux en mieux la façon dont elles furent exploitées dans les encyclopédies médiévales⁴⁰, mais leur influence s'étendit bien au-delà du genre encyclopédique. Un tel constat peut sembler décourageant, car il est impossible d'étudier de manière exhaustive la réception d'Isidore au Moyen Âge, mais on peut aussi se dire qu'en abordant certains aspects de cette réception, on peut avoir une porte d'accès passionnante à la culture médiévale. Il peut être très intéressant, par exemple, d'examiner l'influence d'Isidore comme auteur moral et spirituel⁴¹ : ce que Dante retient de lui, ce ne sont pas ses connaissances encyclopédiques, mais son « esprit ardent »⁴².

Et si la réception médiévale d'Isidore est encore mal connue, que dire de sa réception à l'époque moderne ? Il est vrai qu'il connut une certaine éclipse du XVII^e au XIX^e siècle, mais il continua à être révééré : c'est en 1722 qu'il fut proclamé « Docteur de l'Église » par le pape Innocent XIII. Il continua à être lu et cité à cette époque, or pourtant cela n'a jamais été étudié⁴³.

Il reste donc encore beaucoup de recherches à accomplir. Mais il ne faudrait surtout pas ignorer les progrès réalisés ces dernières années, et ce numéro de *Connaissance des Pères de l'Église* cherche à en rendre compte. Ainsi, Isabel Velázquez offre une présentation originale des *Étymologies*, en soulignant notamment son intérêt pour la connaissance de la langue latine

⁴⁰ Voir B. RIBÉMONT, *Les origines des encyclopédies médiévales. D'Isidore de Séville aux Carolingiens*, Paris, 2001 ; et I. DRAELANTS, « Encyclopédies et lapidaires médiévaux : la durable autorité d'Isidore de Séville et de ses *Étymologies* », *Cahiers de Recherches Médiévales* 16, 2008, pp. 39-91.

⁴¹ Cette influence est généralement sous-estimée. Voir cependant J. ELFASSI, « Les *Synonyma* d'Isidore de Séville : un manuel de grammaire ou de morale ? La réception médiévale de l'œuvre », *Revue d'études augustiniennes et patristiques* 52, 2006, pp. 167-198 ; et A. CARPIN, « La temperanza in Isidoro di Siviglia: dalla Patristica alla Scolastica », *Sacra doctrina* 57/1, 2012, pp. 237-356.

⁴² Dans la *Divine Comédie*, Paradis X, 130-131 : *Vedi oltre fiammeggiar l'ardente spiro / d'Isidoro* (« Vois plus loin flamboyer l'esprit ardent d'Isidore »).

⁴³ Je crois être le seul à avoir esquissé (mais seulement esquissé) quelques remarques à ce sujet dans J. ELFASSI, « Les *Synonyma* d'Isidore de Séville (VII^e s.) : un livre de sagesse ? Aperçu de la réception médiévale, moderne et contemporaine de l'œuvre », dans *Le livre de sagesse : supports, médiations, usages. Actes du colloque de Metz (13-15 septembre 2006)*, éd. N. Brucker, Berne, 2008, pp. 11-26.

du VII^e siècle. À la suite de ses travaux récents sur les écrits historiographiques d'Isidore, Jamie Wood examine l'usage du passé dans l'ensemble de son œuvre. María Adelaida Andrés Sanz rouvre la question, jamais résolue, de la possible révision du texte biblique par Isidore. Enfin, le dernier article est consacré au culte médiéval d'Isidore : Jose Carlos Martín-Iglesias propose une étude du texte décrivant la translation des reliques du saint à la ville de Léon en 1063.

Si ce modeste volume donne envie de lire d'Isidore de Séville et de le connaître davantage, il aura atteint son but.